

Des villes et des hommes

Hans-Jürgen Greif

Numéro 73, hiver 1998–1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

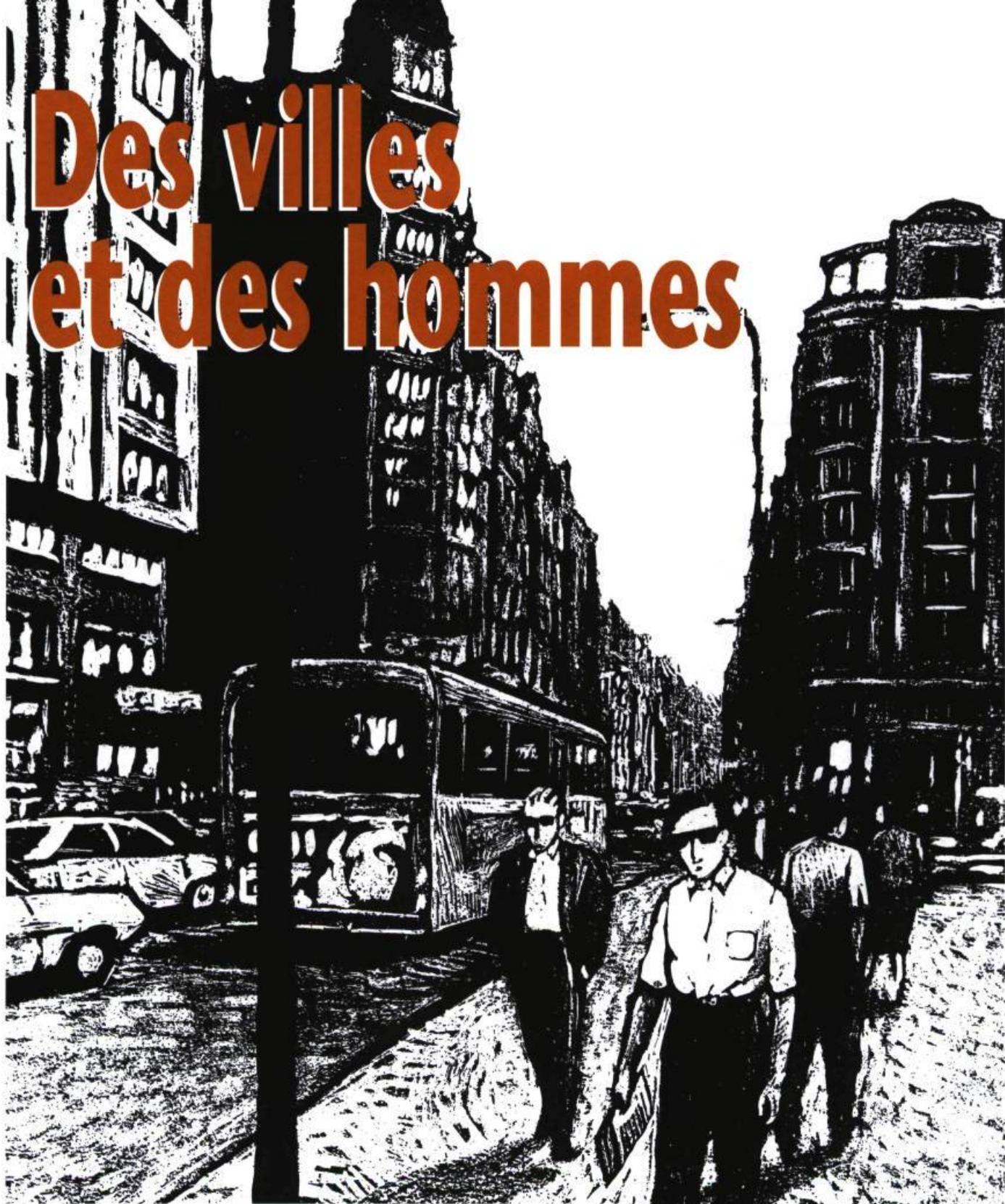
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (1998). Des villes et des hommes. *Nuit blanche*, (73), 42–45.

Des villes et des hommes



L'option Stravinsky par Gotting aux éditions Futuropolls

Percevoir une grande ville uniquement par l'intermédiaire de voix masculines est déjà presque un genre. Rappelons quelques noms célèbres de la littérature anglophone : Armistead Maupin, Edmund White, James Baldwin, Paul Bowles, Truman Capote, Gore Vidal, Henry James, E. M. Forster, Tennessee Williams, David Leavitt, Paul Monette ou encore Christopher Isherwood.

Par
Hans-Jürgen Greif

En France, ce type de littérature est moins connu, moins répertorié, mais tout aussi présent, avec Yves Navarre, Hervé Guibert, Dominique Fernandez, Roger Vrigny ; les « pères », Marcel Proust, Jean Cocteau, André Gide, Jean Genet, Roger Peyrefitte l'ont pratiqué côté nuit à travers leurs personnages. Plus près de nous, Michel Tremblay et Marie-Claire Blais ont représenté la ville au Québec sous un jour non moins inquiétant.

Deux auteurs, l'un français, l'autre canadien-anglais, viennent d'élargir le spectre d'une littérature focalisée sur la ville qu'ils voient à travers les lunettes de l'homme qui s'intéresse avant tout aux hommes.

Le titre du dernier roman de Benoît Duteurtre, *Gaieté parisienne*¹ ne laisse aucun doute quant au propos du livre. À Paris, le journaliste Nicolas, dans la trentaine, bien conservé, vaguement désœuvré, et qui s'ennuie ferme, a jeté son dévolu sur Julien, jeune étudiant en gestion financière qui écrit un essai sur « l'harmonisation du crédit bancaire dans la législation internationale ». Julien est irrésistible parce qu'il réunit en lui des traits que le journaliste juge essentiels et seuls capables de le séduire : il se comporte de façon « normale », ce qui revient à dire qu'il ne se maquille pas, s'habille convenablement, travaille sérieusement, a de l'ambition. Nicolas n'aime guère les « folles » et Julien (non-fumeur, et détestant l'alcool) lui semble le partenaire idéal, avec son discours de jeune cadre en herbe, son visage angélique, son rire d'ingénu. Malheureusement pour lui, à l'étape de la séduction devant mener à la formation du couple, la ville fera échouer l'entreprise : la chaleur retenue par les murs des maisons est étouffante, dérangeante la sirène antivol d'une voiture, intolérables les bruits extérieurs. Dans tout roman gai il y a, bien sûr, la description de l'organe convoité. Ici, par malheur, et cela ajoute au roman un zeste d'un comique irrésistible, l'objet si ardemment désiré se révèle au-dessous de tout et le journaliste perd, pour un moment du moins, toute envie de poursuivre son entreprise de conquête.

La scène est hilarante et triste à la fois, mais non moins révélatrice de la situation générale décrite par Benoît Duteurtre. Il campe ses personnages dans une mégapole dont le rythme de vie entraîne l'individu à la poursuite inlassable d'un idéal, physique, intellectuel, toujours changeant. Pour être « à jour », l'habitant de la ville doit courir les événements à la mode et, pour être accepté dans son cercle, élever la voix et se faire entendre, il doit se ranger du côté de ceux qui sont à

la fine pointe de l'événement du moment. La ville ne donne aucun répit, elle jette en pâture – comme si ses habitants le demandaient – des *must* culturels, expositions, représentations de théâtre, d'opéra, réceptions, rassemblements, soirées incontournables, rendez-vous au bar dernier cri. À Paris la foule des homosexuels, les « branchés », participe à cette ronde sans réfléchir, rejetant aujourd'hui ce qui était encore hier à l'ordre du jour, glissant, étourdie, vers les événements essentiels de demain, oubliés le surlendemain.

Nicolas tente de prendre ses distances ; il part pour la Bretagne, mais le souvenir de Julien le hante jusque dans une relation éphémère avec une femme hippie, rencontrée par hasard. De retour à Paris, il apprend que Julien s'est mis en ménage avec Michel, ami et ancien soupirant de Nicolas, vaguement psychanalyste, théoricien de la modernité. Mais voilà, il ne s'agit qu'en apparence d'un couple gai heureux, éclairé, tolérant : ce n'est là qu'un stratagème dont le but est de former un ménage à trois. La tentative échoue, comme c'est le cas de toute entreprise dans le roman visant à donner une stabilité aux personnages, enlevés par la tornade du changement qui souffle en permanence sur la ville et qui fait tourner les têtes, chavire les cœurs, incite à la trahison des sentiments. Pour se sauver, l'individu n'a qu'à battre en retraite, à se réfugier, seul, chez lui.

Ville en folie, décadence d'une époque ? Ce serait trop simple. C'est l'homme qui crée sa ville et son environnement ; la ville ne lui renvoie que l'image qu'il se fait de lui-même. Roman moralisateur, incitation à la vie paisible de campagne ? Peu probable, puisque l'homme est partout son pire ennemi, et la méchanceté du prochain le guette à tout moment. Plutôt un miroir dur, difficile à regarder en face, malgré un humour mordant, souvent noir, qui fait toujours mouche. Images implacablement vraies, métaphores réussies que celles qui naissent sous la plume de Benoît Duteurtre : la foule gaie parisienne, autant de « tribus » et de « clans » durs excluant tout ce qui ne se conforme pas au goût du jour, subdivisés en tranches d'âges, classés, compartimentés, sans communication véritable entre les différentes strates, chaque secte ou sous-secte créant un langage qui lui est propre. Une société en marge où la notion de « marge » est bannie d'office parce que contre-productive, un discours pseudo-révolutionnaire et pourtant empreint d'une profonde nostalgie de normalité.

C'est à la lumière de ce dernier roman que des textes précédents de Duteurtre – ne citons que *L'Amoureux malgré lui* et

« Glissant dans la foule, Nicolas croisa un groupe de jeunes gens, emportés dans un bavardage conjugal où il était question de tromperies, de vie commune, de crédit-logement. Quelques adolescents tardifs, blonds, fardés, traversaient la salle en heurtant leurs camarades, d'un pas nerveux, les yeux évanescents, les lèvres pulpeuses. Partout, ce n'étaient que verres scintillant dans l'obscurité, visages soignés, visages poupins, dressés les uns près des autres, s'épiant sans se regarder. Et derrière ces visages de jeunes adultes, ces paires de lunettes, ces fronts bombés, ces mentons en galoche, persistait quelque chose des visages d'enfants : cette nature première, cette accumulation de tares, de complexes, de tics et de vanité ; une école maternelle fardée dans le naturel gay.

« Le barman, jeune Américain gonflé à la musculation, parlait de boîtes de nuit avec un client :

« – T'es allé au Queen hier soir ?

« – Ouais, et toi ?

« – Y avait du monde ?

« – Normal.

« Tout était parfaitement normal. »

Gaieté parisienne, Benoît Duteurtre, Gallimard, p. 130-131.

Tout doit disparaître – acquièrent tout leur sens. Chaque fois, il s'agit d'un jeune homme à la recherche soit de l'amour, soit d'un emploi digne de lui. Toujours, il franchit les échelons le menant vers une existence où il se détache de la ville ou d'un idéal féminin. Toujours le même humour, grinçant et provoquant le rire (jaune), toujours la même course à la réussite, les mêmes désirs de bonheur, éternels et légitimes, sur fond de tristesse et une résignation à peine voilée.

L'attrait de l'exotisme : de Toronto à Marrakech

Si les personnages de Benoît Duteurtre fuient de temps à autre la ville pour sauver leur équilibre, *Marrakech*, de l'écrivain torontois Scott Symons², met en scène un jeune Canadien qui cherche sa « vérité » loin de chez lui. Échoué par hasard dans la plus célèbre des quatre villes impériales du Maroc, York, qui semble guidé par un ange gardien, tombe tout de suite sur Kebir, figure emblématique au sourire éternel, mystérieuse, incarnant la noblesse de l'homme marocain.

« Mariam s'est mise à tricoter. Elle tricote allègrement et évite le regard de York. Peut-être, après tout, n'a-t-elle pas dit ce que York l'a entendue dire. Ou peut-être n'a-t-il qu'à ignorer ce qu'elle raconte parce qu'elle pourrait bien ne pas avoir raison. Mais elle ne peut avoir tort. Elle est Mariam, leur belle Mariam, la sœur du vieux Jim.

« – Pis quant' tu s'ras à Londres, rappelle-toé qu'on t'aime. Pis qu'John t'aime qu'euque chose de rare. Ça, moé j'le sais. Parc' que j'lai vu tous'es jours la fois qu'vous vous étiez chicanés, là. Toé t'étais parti pour Saint John's. Tu disais qu'c'tait pour ton ouvrage. Mais tu t'étais sauvé pis t'avais abandonné ton John. Y'a viré à moitié fou l'temps qu't'étais parti. J'le sais parce qu'y voulait même pus manger d'ma tarte.

« – Mariam, pourquoi est-ce que tu m'as raconté tout ça – York hésite –... à propos de Boyd pis... ?

« Mariam pose son tricot sur ses genoux puis regarde par la fenêtre.

« – Parc'que tu t'en vas, pis que j'pense que tu r'viendras pus jamais à Osprey Cove. Non, j'pense pas.

« – Mariam, je reviendrai. C'est chez moi, ici. Vous êtes mon monde, ma famille, pis j'vous aime !

« Mariam hoche la tête, puis se remet à tricoter de plus belle.

« – Non, tu r'viendras pas, Yark. J'le sais.

« – Mais comment le sais-tu ? Moi-même...

« – Parc'que y'a qu'euque chose qui s'passe en d'dans d'toé. Y'a qu'euque chose qui t'gruge.

« – Quoi donc ?

« – Ben ça, y'a rien'qu'le p'tit Jésus qui l'sait. Parc' qu'y'a parsonne à Osprey Cove qui l'sait... même pas Catherine, pis tu sais qu'est ben ratoureuse. Mais j'vas t'dire au moins ça, Yark... »

Marrakech, Scott Symons, Québec / Amérique, p. 291-292.

Ce roman très volumineux (il aurait gagné à être resserré), dont le titre n'évoque malheureusement pas celui de l'original, beaucoup moins neutre, puisqu'il se réfère à l'organe mâle (« *Helmet of Flesh* »), se présente en trois séquences. York est d'abord entraîné par deux Anglais dans un voyage initiatique dans le désert. Ensuite, dans un hôtel insolite de Marrakech, il tente de voir clair dans sa relation avec John, l'amant canadien qu'il

a fui, comme il avait fui, auparavant, la relation avec sa femme Christine et son enfant. Finalement, à la suite d'une expérience non moins initiatique dans un château digne du dernier grand seigneur de Marrakech, York reprend l'avion pour rentrer chez lui.

Il s'agit là d'une entreprise d'écriture s'étalant sans doute sur une, peut-être même deux décennies. Face au Sud marocain, le narrateur, dont la voix se fonde souvent à celle du héros, use abondamment de figures stylistiques alambiquées et d'un lyrisme difficilement concevable en cette fin du XX^e siècle. C'est comme si la génération du *flower power* s'était figée dans le temps, béate et bouche bée devant une civilisation « authentiquement sauvage », et bonne parce que différente de celle que le protagoniste a fui puisqu'il n'y retrouve rien de familier, de nord-américain. Il est curieux de constater que York, jeune contestataire pourtant robuste, est constamment frappé de malaises physiques, tiraillé entre

ses sentiments de culpabilité face à la culture nord-américaine délaissée et son attrait pour le monde nouveau dans lequel il veut plonger sans pourtant oser l'explorer vraiment, puisqu'il reste toujours à la surface des choses : il croit ce qu'il voit. Il *devine*, sous les apparences d'un monde inconnu (et donc « barbare », au sens propre du mot), une civilisation extrêmement stratifiée, difficile à saisir et profondément différente de tout ce qu'il connaît. La naïveté de ce jeune Canadien est consternante : York débarque à Marrakech sans les notions les plus élémentaires sur la géographie, la culture, les religions, le système politique marocain, pareil en cela aux autres touristes, américains surtout, dont il vilipende pourtant la bêtise et la vulgarité.

Ce York « d'Osprey Cove et de Toronto », parlant peu, souffrant beaucoup, ne semble pas comprendre que le fossé le séparant de l'autre et de sa culture reste infranchissable, malgré les rencontres servies par le hasard (?) dans

Yves Navarre et Pierre Salducci
**UN CONDAMNÉ À VIVRE
 S'EST ÉCHAPPÉ**
 Vents d'Ouest, Hull, 1997,
 211 p. ; 19,95 \$

Le titre du livre reprend celui qu'Yves Navarre avait envisagé pour l'un de ses derniers romans, *La terrasse des audiences au moment de l'adieu* (1990), écrit et publié au Québec pendant le séjour de l'écrivain à Montréal. Pierre Salducci a choisi de réunir ici une série de conférences et de débats publics enregistrés à Lyon et à Montréal. S'ajoutent un long poème, « Le bureau des enfants perdus », et un questionnaire portant sur le même poème, le seul qu'il ait publié.

Dans son essai d'introduction, Pierre Salducci souligne l'importance du Prix Goncourt décerné à Yves Navarre en 1980 pour *Le Jardin d'acclimatation*, point tournant dans la carrière de l'écrivain. La renommée d'Yves Navarre comme écrivain de l'homosexualité n'a cessé de décliner par la suite, ce que l'écrivain n'a jamais su – ni voulu – accepter, comme il a toujours refusé l'appellation d'« écrivain homosexuel ». Ces entretiens révèlent une constante frappante : Yves Navarre, qui se rendait parfaitement compte du rôle qu'il jouait sur la scène littéraire française dans un contexte souvent teinté de pruderie, d'incompréhension, qui avait lutté sa vie durant pour le droit à la différence, refuse la lente (et insidieuse) mise à mort du nom qu'il s'était fait, celui de véritable *star* de la littérature (vingt-sept romans, trois

recueils de pièces de théâtre, deux livres pour enfants). Le leitmotiv de ses propos : la trahison, le mépris, l'agressivité du monde de l'édition. Après le Goncourt, il se sent rejeté par ses éditeurs (Flammarion, Laffont), et incompris. L'ego de l'écrivain mis à part – il parle invariablement de tirages, de mise en marché, lui, l'ancien spécialiste de publicité –, la tristesse qui sous-tend ses propos fait référence à un sentiment d'échec, d'impuissance, à l'impression d'avoir été vaincu par une conspiration ourdie contre lui. La conférence-débat à l'Université du Québec à Montréal en 1989 est révélatrice à ce sujet : ici, Yves Navarre revendique « le droit à l'émotion », il ne désire plus « la différence, mais l'in-différence », le sentiment amoureux entre deux êtres humains, peu importe leur sexe.

C'est dans cette optique de l'échec, professionnel et sentimental, qu'il faut voir la mort volontaire de l'écrivain. Les signes annonçant son suicide se retrouvent clairement dans « Le bureau des enfants perdus », bien que ce texte, en vers libres, parle essentiellement de l'amour qui n'est jamais au rendez-vous, du manque d'amour, des parents qui n'ont pas su aimer cet enfant, de la ville où l'amour se déguise, se travestit, se chosifie. Ce livre est un document essentiel quand on aime Yves Navarre : il nous livre la voix de l'écrivain, en direct, une voix aux accents toujours émouvants. **NB**

Hans-Jürgen Greif

une suite d'événements qui constitueraient, ailleurs, la trame d'une vie. Le lecteur l'aura compris : il ne s'agit pas d'un seul voyage relaté par le narrateur, mais d'une longue expérience de vie d'un Nord-Américain au Maroc. Pourtant, la ville de Marrakech reste extrêmement floue, aussi indécidable que le premier voyage du protagoniste dans le désert ; elle est vue à travers les brumes de la fièvre, noyée dans un flot de mots, de phrases souvent creuses. Cette vision est desservie par une rhétorique et un style indécis, chancelant, que la traduction française n'arrive pas à corriger.

Marrakech ne devrait surtout pas servir de manuel ou de guide au lecteur en quête d'un texte susceptible de l'initier aux mystères du Maroc et aux cultures berbère ou arabe. Ce roman-journal intime-relation de voyage est trop *orientalisant* pour cela ; il adopte le ton des livres pour « initiés » des joies charnelles, pour adeptes d'« amitiés » dont la particularité se réduit souvent à un échange brutal de « caresses ». Prenant origine dans le mouvement contestataire de la fin des années 60, le texte lasse par ses innombrables retours en arrière, une recherche identitaire jamais approfondie, la répétition et la monotonie des scènes

de sexe entre le protagoniste et toute une panoplie de mâles marocains, dont York tente de comprendre (en vain) la sexualité : sont-ils homo-, bi- ou hétérosexuels ? Ces contacts, qui n'ont rien de bien érotique, restent aussi superficiels que les tentatives du protagoniste de tâter le pouls de ce Maroc dont il n'arrive pas à percer le secret : le fossé séparant les cultures nord-américaine et maghrébine ne se franchit pas dans une tentative d'osmose, en « sentant » l'autre, en le « reniflant » rapidement. Cette hâte, toute nord-américaine, cette volonté de s'appropriier l'autre en peu de temps, ce manque de modestie, cet instinct de rapace, très bien représenté par James, l'un des deux Britanniques, font de cet hymne au Maroc un hymne d'amour manqué.

Et pourtant, ce texte – l'éditeur se garde bien de l'appeler « roman » – renferme de très belles pages : invariablement, elles évoquent le Canada, Terre-Neuve, plus précisément. Le chapitre X (« John d'Osprey Cove ») met en scène une tribu de village absolument délicieuse : dans la tourmente de leur amour, John et York échouent – encore et toujours – sur la plage d'Osprey Cove où ils sont accueillis, sans qu'on les juge. Les personnages de

cette petite communauté sont infiniment mieux campés que les protagonistes du Maroc, extrêmement stéréotypés. Les Snook, clan influent d'Osprey, dégagent chaleur et bonhomie ; ils gardent les pieds bien plantés sur terre, contrairement aux épaves européennes vivotant en marge d'une société incomprise et négligée par les Marocains et menant les unes contre les autres des attaques venimeuses.

La quatrième de couverture nous promet deux autres tomes, *Marrakech* étant le premier volet d'une trilogie. La suite révélera-t-elle un Scott Symons plus heureux dans sa tentative de présenter le Maroc, moins soumis aux clichés et aux mirages pour touristes ? En passant, il serait intéressant de connaître les réactions de la presse marocaine à la parution de *Marrakech*. **NS**

1. *Gaieté parisienne*, par Benoit Duteurtre, Gallimard, Paris, 1996, 211 p. ; 27,95 \$.

Benoit Duteurtre a également publié : *L'amoureux malgré lui*, Gallimard, 1989 ; *Tout doit disparaître*, Gallimard, 1992 ; *Drôle de temps*, Gallimard, 1997.

2. *Marrakech*, par Scott Symons, trad. de l'anglais par Michel Gaulin, Québec / Amérique, Montréal, 389 p. ; 29,95 \$.

Pierre ROUSSEAU

Les
FILLETTES DU ROI

La découverte de soi-même commence par un départ ; mais, préparer un départ, ce n'est pas être assuré de partir. Puis, un soir, une rencontre, un regard, un sourire, quelques mots, des touchers profonds. Du soir au matin, l'exil dans l'arrière-nuit où se refait sans cesse l'enfance inachevée, la tentative d'aller au fond des choses, de retrouver les mots non dits, les gestes retenus, les regards perdus. Où finit le départ devrait débiter le voyage, mais soudain, l'effroi, l'aube qui revient, comme un pendule, et tranche le jour.

«Mes touchers ne seront jamais des fillettes du roi, ces fers que l'on mettait aux pieds des prisonniers.»

NOUVEAUTÉ

428 pages



GUÉRIN Montréal
Éditeur

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-3481

Télocopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

